

LES POINGS SERRÉS

Du même auteur :

Dylan, l'authenticité et l'imprévu, Editions L'Harmattan,
collection Musique et champ social

© L'HARMATTAN, 2007

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

L'HARMATTAN, ITALIA s.r.l.

Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE

Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16 ; 1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO

1200 logements villa 96 ; 12B2260 ; Ouagadougou 12

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA

Faculté des Sciences Sociales, Politiques et Administratives

BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa – RDC

<http://www.librairieharmattan.com>

diffusion.harmattan@wanadoo.fr

harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-02405-2

EAN : 9782296024052

Thomas Karsenty-Ricard

LES POINGS SERRÉS

L'Harmattan

Écritures

Collection dirigée par Maguy Albet

Déjà parus

Geneviève CLANCY et Philippe TANCELIN, *La question aux pieds nus*, 2007.

Marie GUICHARD, *Le vin du souvenir*, 2006.

Pauline SEIGNEUR, *Les bonnes intentions*, 2006.

Michelle LABBÉ, *Le bateau sous le figuier*, 2006.

Giovanni RUGGIERO, *Tombeau de famille*, 2006.

Jacques BIOULÈS, *La Petite Demoiselle & autres textes*, 2006.

Pierre FRÉHA, *Sahib*, 2006.

Françoise CLOAREC, *Désorientée*, 2006.

Luigi Aldino DE POLI, *Bel Golame*, 2006.

Manuel PEÑA MUÑOZ (trad. de l'espagnol (Chili) par Janine PHILIPPS et Renato PAVERI), *Sud magique*, 2006.

Maurice RIGUET, *Un fuyard ordinaire*, 2006.

Eric RODRIGUEZ, *Sur les chemins du Honduras et de Bora Bora*, 2006.

Elaine HASCOËT, *La fileuse de temps*, 2006.

Serge PAOLI, *L'astre dévoré*, 2006.

Janine CHIRPAZ, *La violence au cœur*, 2006.

Lucette MOULINE, *Sylvain ou le bois d'œuvre*, 2006

Paul ROBIN (†), *La guerre de mouvement*, 2006.

Jean-Marc GEIDEL, *Le voyage inachevé, une fantaisie sur Schubert*, 2006.

Léa BASILLE, *La chute de Josef Shapiro*, 2006.

AICHETOU, *L'Hymen des sables*, 2006.

Porfirio MAMANI MACEDO, *Avant de dormir*, 2006.

Philippe EURIN, *Le silence des étoiles*, 2006.

Gérard IMBERT, *Deo gracias. De père en fils (trilogie)*, 2005.

Gérard IMBERT, *Au nom du fils. De père en fils (trilogie)*, 2005.

Laurent BILLIA, *La sorcière et le caillou*, 2005.

Anne V. MÜNCH, *Expropriation*, 2005.

Bernard-Marie GARREAU, *Les Pages froides*, 2005.

Philippe HECART, *Une relation viennoise*, 2005.

Manuel PEÑA MUÑOZ, *Folie dorée*, 2005.

Jean-François RODE, *L'intruse. Fugue à trois voix*, 2005.

A mon frère Sébastien

Et à Baba Karsenty, encore !

*« Which goes to show I've reason to be frightened
Not of plains, of course, but of me. I should like
-Who wouldn't?— to shoot beautifully and be obeyed
(I should also like to own a cave with two exits);
I wish I weren't so silly. Though I can't pretend
To think these flats poetic, it's as well as times
To be reminded that nothing is lovely,
Not even in poetry, which is not the case. »*

W.H. Auden, *Plains*

Un prologue

Cela ne sonne pas juste, mais voilà qu'il faut encore se souvenir... Un accord de tierce ou de septième pour commencer : lorsque les morceaux tombèrent, Octave écoutait Bach. Un air d'attentat. Il avait laissé la sacoche, comme prévu, et il était allé s'asseoir à quelques centaines de mètres. Le sac avait explosé. Il sera difficile de savoir ce qui appartient à qui. Il avait tout fait pour ne pas entendre, pour ne pas prêter l'oreille à cette horreur, à cet attentat. Quelques coups d'œil jetés en coupable, pour voir, juste pour voir. Quelques clignements de paupière... Petit il était si curieux. Les morceaux sifflaient vers les murs. Puis ils sont tombés, devenus de simples objets. Octave tenait à son allure inquiète. Il arborait des yeux pleins d'inconscience ou de tristesse, ce que les autres prenaient tantôt pour de la grâce, tantôt pour de l'indifférence.

Un accord de dominante, ou renversé peut-être... Les gens hurlaient, mais il n'en ressortait qu'une prière contre un Dieu qu'ils mendiaient, une demande d'amour et de pitié coulant comme des larmes salies par la poussière. Ah cela va faire longtemps... Tout cela est si ancré, mais le dire est difficile. Le chanter davantage... Il a fui, témoin de crimes, adjoint de mort. Rien à faire qu'à marcher mon pauvre Octave, sans rien demander...

Un accord en fa : Marjoria attend le client suivant. Elle se demande pourquoi sourire à ce point ? Sa distance ressemble à de la beauté. Elle trouve son sourire vide et ses traits sans nuance. Mais elle est si consciente de ce qui se passe... Le salon glauque, avec la lampe perpétuellement allumée, couverte d'un drap rouge, donne sur la pièce... L'harmonie du papier peint à fleurs, sali par la fumée, de

l'aquarium vide et des affiches érotiques n'est troublée que par un petit crucifix dans le coin gauche. Elle attend, des heures certaines nuit. Puis il arrive, choisit d'un coup de tête, en montrant du doigt comme un petit animal. C'est elle cette fois-ci. Ils vont dans la pièce. Puis elle repart dans le salon. Il prend l'autre porte, vers l'extérieur. Certains disent « *merci* », d'autres la flattent de quelques mots inutiles comme on donne du sucre à un cheval. Lorsqu'ils viennent, elle essaie tant bien que mal de penser à l'une de ces choses rassurantes de son enfance, l'une de ces choses bienveillantes et familières : la couleur grise des matinées paisibles, le bruit du bois dans la maison vide, ou le cortège de sangliers qu'elle avait aperçu plus d'une fois s'abreuver près de la rivière. Cela fera un couplet.

Mais il faut revenir à ce qui se passait avant. Une batterie, un roulement de tambour pour donner du rythme à la douleur. *Octave-au-cœur-brisé*. Il ira voyager et se perdre. Il traînera de place en place, sans souci, buvant pour une infinité de petites raisons. Ensuite ce sera la prison. Et pour en sortir il devra commettre le pire. Il prendra un air absorbé pour mener à bien l'injustifiable. Ces mois d'errance lui laisseront la gorge sèche et passeront comme un sommeil agité.

Reprenons pour le second couplet. Une cigarette pour l'inspiration, tant pis pour ma voix. Marjoria va donc s'enfuir. Elle volera sa liberté. Elle sait si bien ce qu'il se passe. Elle n'ira justement pas faire comme les autres, à piailler des heures sur tout ce qui arrive. Les choses ont toujours été si claires pour elle, et ce depuis qu'elle était petite. Les choses ont été si claires que dans les heures les plus terribles, elle se changera en croyante, avec le mal aux genoux et ce qui suit, les mains jointes et la sueur aux tempes. Voilà ce qu'il faut raconter. Se rappeler de ce

qu'Octave m'avait dit. Tout ce qu'il m'a raconté. La pluie sur mon carreau qui insiste pour que je cherche les accords.

* * *

Non, je ne suis pas l'héroïne de cette histoire. Je ne suis que Marthes, une anglaise qui chante. Je passe au milieu de ce déversement, un pauvre détail dans une immense jetée. Les bons accords pour faire sonner cette histoire. Que le bruit soit terrible... Une mélodie qui viderait les mots de leur sens comme on ouvre le ventre d'un poisson. Un accord pour dire les grâces, un autre pour annoncer le début, raconter les pierres et la manière dont les perles d'eau s'évaporent.

* * *

Un accord pentatonique, tiens, quelle drôle d'idée! Sur la table basse les magazines ont été feuilletés inlassablement comme un chien peut ronger un os. Les discussions refaites mille fois avec ses collègues, leurs têtes et leurs paroles vidées comme de vulgaires sacs... Sur le canapé Marjoria n'a rien à faire que s'ennuyer. Pas une victime, surtout ne pas céder un gramme. Elle avait eu de belles journées, elle attendait les autres.

Il fut un temps où Octave se sentait le plus grand, une auréole et des cuivres au réveil. Puis Sarah le quitte pour le refrain. C'en est fini de ces précieux détails, des lèvres chaudes et de cette manière de tirer la couverture en riant, *parce que c'est la mienne parce que c'est mon lit et parce qu'on est chez moi*. Le premier soir sans elle, il guette la porte, penché sur le côté, imaginant qu'elle pourrait finalement revenir. Le premier matin, Octave regarde longuement l'empreinte rêvée de son corps sur le matelas. Il est du côté gauche, et il n'y a rien du côté droit. Il appuie

doucement sur l'oreiller, comme si elle y avait posé sa tête. Il essaie d'en rire. C'est décousu. Lentement, le tout reprend sa forme arrondie.

Le chanter, ne pas le dire. Parler de sa vie et de ce qui s'est passé pendant ces années. Rejeter tout ce qu'il m'a raconté quand il est passé me voir dans ma chère Albion, ce qu'il a confessé et ce que j'ai entendu par la suite. Vous y voyez du mal ? Je m'en fiche. Je leur livre ces odeurs. De l'intimité. Je décris les dessous, la manière dont ils gémissent et dont ils jouissent. Je me débarrasse de tout cela en rime, avec des couplets et en tapant des mains. Alors ce n'est plus à moi. Qu'importe si les gémissements redoublent ! Les médecins seront là pour le certifier. Octave n'est ni malade, ni aliéné. En prison, il ne pensera pas une seconde à s'échapper. C'est ce qu'il m'a dit et c'est pourtant vrai. Il m'avait téléphoné longuement. La ligne grésillait comme si on y jetait des graviers. L'Afrique du Nord pour qu'il oublie tout cela. Ne pas empêcher l'homme – le laisser aller... Il avait pleuré toutes ces saletés. Les voyages et l'alcool, bourlinguer dans l'éther comme le dit Marjoria, lui laisseront le temps de se rassurer dans le confort de vieux souvenirs. En repensant à Elias, à Sarah, il n'en ressortira qu'une charmante lâcheté satisfaite. Le sommeil et l'ivresse combleront ses attentes. Le chanter... Chaque jour passera : une poignée de sable jetée dans la fosse de l'oubli.

Accords en fa ou en si bémol : Marjoria a décidé de ne jamais trop souffrir. Il paraît que sinon les cheveux frisent. Souvent elle essaye de ne plus rien sentir, mais l'oreille travaille. Quand elle attend sur le sofa, les autres le lui disent, ses petits poèmes et ses manières, ça vaut des clous. Tout le monde est d'accord là-dessus. Un soir elle a eu envie de leur crier que certaines ne meurent pas comme ça. Mais elle n'a rien dit. Elle repense souvent à l'école, aux

mésaventures pour en arriver jusqu'ici. Puis un autre client la montre du doigt.

* * *

Des jours et des nuits à rester debout pour que je l'écrive, chaque portée, chaque mesure. A quatre temps, avec cette guitare qui revient, cet air de jazz pour je ne sais quoi. Des mots qui peinent à venir. En voyageant Octave espère découvrir, par là-bas, ici peut-être, l'unique et le sublime. Au début c'est vrai. Il se répète avec un plaisir chaque jour renouvelé cette même rengaine qui trottait dans sa caboche comme un vieil air familial...

Cela s'est fini entre eux. Rien de très original. Le sauvage ou l'excitant n'étaient pas véritablement ancrés dans leur relation. Ils le savaient, c'est difficile, Sarah avait même lu des livres sur les histoires de couple. Ils aimaient y croire, surtout lui. Octave s'imaginait transi et souffrant, un amour dans une tempête qui n'en serait que plus beau. Il n'en fut que plus pathétique. Dieu sait quelle idée pouvait fleurir dans sa tête, il cherchait un air pur, trop unique, et ne trouvait que des jets de tristesse. Leur histoire est simple. Les rencontrer cinq minutes suffisait, tout était là, à portée de vue. La routine, leurs petites disputes de principe, les détails marqués par l'indifférence... Leur amour ne montrait pas de nouvelles couleurs. Il n'y avait que des teintes fatiguées, point. Tout cela était très mécanique. Il ne faut pas s'y méprendre. Des exercices, et des petits tours afin que cela marche mieux, pour que cela passe plus vite. Certes...

Les craquements et les lignes dans les murs rappellent à Marjoria comme le temps a passé dans cette cage. Elles en discutent, certaines veulent en finir. C'est si facile, et cela donne de quoi bavarder. Trop de somnifères, voilà le plus

simple. Passer les nuits dans cet endroit, n'en sortir qu'à l'aube : le sortilège des bonbons de sommeil, donnés sans compter par un employeur prévenant, est leur seule consolation ; d'autres approuvent l'idée d'un pistolet traînant dans un bureau, une simple balle pour étouffer leur caprice de vie. Elle retarde l'échéance, par simple curiosité.

Quoi d'autre ? Que m'avait-il dit avant de repartir ? Elle refuse de parler de sa jeunesse. Sa chute avait tout ce qu'il y a de plus commun. Le besoin urgent et la famille en crise, la violence à la porte, et un corps qui est « *un vrai cadeau des Dieux* » disait son cousin. Elle décidera de s'enfuir. Elle ira se demander sur une plage d'où vient ce petit crabe. Elle ira risquer la vie d'un pauvre innocent. Bouche ouverte, elle laissera la pluie venir inonder ses vêtements. Cette nuit, en se rhabillant, elle songera à tout ça. Regarder le ciel et des choses exceptionnellement communes...

Un deux, elle y repensera, bien calmement, trois quatre, à force de tourner elle deviendra folle, cinq six, il fallait sortir de ce grand bocal...

1ère partie:

Il nous fallait bien un maître

(février 1978 – mars 1982)

Marjoria

Je me suis dit que le destin sentait la bière quand il m'a plaqué contre lui. J'aurais dû m'y attendre, il ne m'a pas offert de fleurs à son arrivée. J'aurai un modeste pourboire, la même somme, comme d'habitude, menue monnaie rendue par le serveur juste avant de venir. L'endroit ressemble à une termitière, ou à un cirque abandonné. Il illustrerait trop bien la misère dans un guide de voyage. Mais cela ne sert à rien d'insister là-dessus. J'ai envie de savoir, depuis le début, ce qui va finalement pouvoir m'arriver.

Il se met à grogner, trouvant ça masculin, plaquant ses pattes contre mes seins. Tiens. Leurs gueules patibulaires promettent de grandes aventures, mais ils se succèdent avec une effrayante régularité. Celui-ci vient tous les mardis. Les reflets de la bougie dansent près du matelas au rythme de ses coups de rein. Les hennissements de sa voix sale résonnent dans la pièce délabrée. Je ne vois pas le mal. Je ne ressens pas de gêne.

Il me presse les hanches. Il doit me caresser avec plus de douceur qu'il n'en a jamais donnée à sa femme. Il me pince et se jette contre moi avec maladresse. Je pense à autre chose de toutes les manières. J'ai une beauté trompeuse. A trop se rapprocher on en voit les défauts et les drames. Petite j'avais vu un corps étendu dans la rue. En se penchant il avait des insectes dans le nez, et la bouche, et les yeux. Lorsque je suis arrivée ici, dans cette ville, il y avait déjà ces ponts et ces routes qui s'entrecroisent. Un

pêle-mêle de bruit et de fumées d'automobiles. On vieillit si vite dans ce genre d'endroit.

Puis il me demande de me tourner et s'agite un peu plus rapidement. Il bave en m'embrassant le cou. Cela dégouline. C'est ainsi. Les minutes s'achèvent les unes après les autres, comme tous les mardis, comme tous les autres jours d'ailleurs. Pleins de cet anonymat, les clients se croient dépayés. Il n'y a pourtant aucune couleur, aucune musique, juste une odeur qui me filait la nausée les premiers soirs. Il faudra changer cette ampoule. Il remue encore. Il a fini. Il me caresse lourdement les cheveux, se retire et me fixe d'un œil triomphant.

Octave

Alors c'est tout ?

Pas de doutes – cela ne va pas recommencer ? Tu renvoies mes baisers. Ça finirait juste ici, là-dessus : un hoquet, un soupir légèrement étouffé. Ça se précise : il aurait fallu d'autres mots, répéter ceci et déclarer cela, chercher le Juste et l'Exact, avec le ton qu'il faut. L'Adéquat. Le cabaret a fermé. Comme c'est facile de rêver à ce que cela aurait dû être ! Je bois un bol de café en me disant qu'elle est formidable cette manière, cette petite faculté de réviser les choses, de les déformer pour qu'elles ne ressemblent plus du tout à ce qu'elles étaient. J'y glisse un peu de whisky. Au fond c'est cela qui sauve. Et cette trace sur le matelas qui restait quand tu partais le matin, preuve irréfutable, votre Honneur, que tu étais bien là. Puis les draps reprenaient leur forme, comme si de rien n'était.

J'ai ouvert les rideaux, comme chaque matin. De la place dans mon lit et l'impression de braver un interdit lorsque je répète à voix basse certains des mots que l'on se disait. L'effet n'est pas le même, mais le souvenir remonte un peu. Certaines sensations se retrouvent sans effort.

Lorsque ça s'est terminé, il paraît que tu as vieilli. C'est ce qu'on m'a dit. Dix ans d'un coup. Moi j'ai eu de la chance, j'étais déjà amoché avant que ça n'arrive. L'enchantement part et les années arrivent en claquement de porte. Ce qu'on a raté et ce à quoi on a échappé : tout cela déboule sur nos visages. Il fallait partir avant que la poussière n'ait eu le temps de se fixer. Prendre l'air me fera du bien, mais un air qui voyage, navigue, tangué, et boit la